

## LA DÉMONO-MYTHOLOGIE D'APRÈS LES SOURCES ANCIENNES

---

Pour identifier le պայ pay, nous n'avons qu'une seule information; celle que nous fournit Eznik (Mariès<sup>1</sup>, § 122). Réfutant une croyance populaire, ce théologien nous dit que: *ոչ երբեք ի մարդկանէ ելեալ պայն*. «jamais d'êtres humains n'[est] issu le pay». Nous sommes ainsi renseignés sur un point important: le pay naîtrait du commerce d'une créature humaine, soit avec un animal, soit avec un être surnaturel. De toute façon, nous ignorons la nature du partenaire. Cette proposition est suivie d'une relative, que nous fournit l'unique manuscrit de l'œuvre et qui n'a pas de sens, en sorte que les éditeurs et les traducteurs ont tenté de la corriger, chacun selon son idée. Le manuscrit donne *եթէ երէս արարած իցէ*. Les éditeurs de Smyrne et de Venise corrigent en: *եթէ առ երես արարած իցէ* «qui serait une créature [seulement] en apparence». Galemk'ear et Xaçatowrean lisent: *եթէ առ երէս արածիցի* «qui paîtrait avec les bêtes sauvages». Norayr lit: *եթէ երէս արածիցէ* «qui fit paître les bêtes sauvages». Le P. Mariès adopte cette lecture, ajoutant dans sa note 335: «Ce trait pourrait assez bien convenir à Pan, si պայն était une déformation de πάν (??)». Cette identification du pay avec Pan, proposée heureusement avec de sérieuses réserves par le P. Mariès, nous semble impossible. Le Nor Bağirk'<sup>2</sup> présente ce nom uniquement sous la forme պայ pay et nous pensons qu'il a raison. Dans le passage précité, le n n'appartient pas au nom: c'est l'ar-

1. Le gros avantage de l'édition du P. Mariès est cette division en paragraphes. Nous en profiterons régulièrement dans nos citations.
2. ԱԻՆՏԻՔԵԱՆ, ՍԻՐՄԵԼԻԱՆ, ԱԿԵՐԻԱՆ, Նոր բառգիրք հայկազեան լեզուի. AVEDIKIAN, SURMELIAN, AWKERIAN, Nor bağirk' haykazean lezowl. «Nouveau dictionnaire de la langue haygaziennne», que nous désignerons dans nos références sous le vocable de «Nor Bağirk'».



verbe et veut alors dire «même», «en quelque sorte», etc. Le *Nor bargirk'* donne une longue série d'exemples d'emplois plus ou moins explicables de *imn*, que l'on qualifie alors d'explétif. Il sert à insister tout particulièrement sur le concept du mot précédent. Eznik cite trois sortes de créatures monstrueuses: l'*arlez*, créature lécheuse, qui serait issue d'un chien, lequel guérit ses propres plaies en les léchant. En ce qui concerne ses mœurs, le chien ne jouit pas d'une grande estime, puisqu'en arménien le mot qui désigne l'adultère est շնութիւն *šnowt'iwn* «chiennerie». Qu'il puisse engendrer une divinité lécheuse et guérisseuse, c'est tout de même invraisemblable. Qu'il existe des taureaux marins et qu'ils viennent violer les vaches la nuit, d'ailleurs sans résultat constaté et homologué, c'est également invraisemblable. Mais admettre qu'un *pay* puisse naître du commerce avec une créature animale d'un être humain doté d'une âme immortelle et d'essence divine puisque cette âme résulte du souffle de Dieu, cela dépasse les bornes du délire et une telle hypothèse mérite bien qu'on en souligne la folie en introduisant dans l'énoncé qui en est fait le mot *imn* «d'une façon quelconque», «en quelque sorte». D'ailleurs l'hypothèse du commerce entre un être humain, corporel, et un être incorporel ne serait pas moins aberrante. Le *n* qui se trouve en fin de mot serait donc bien l'article défini, faisant pendant à ceux de *covaçowl* et de *arlez*. Le même mot explétif իմն se retrouve au § 137, placé exactement de la même façon et sans aucune raison apparente après le deuxième d'une série de trois noms de démons: եւ յետ կարծեցուցանելոյ, ինքն կերպարանի կամ ի վր-շապի կերպարանս կամ ի նհանդի իմն եւ ի շահապետի: «Et, après avoir fait croire cela, il se transforme lui-même sous forme de dragon, de sirène իմն et de *chahapet*».

L'emploi de l'article défini se retrouve dans la phrase suivante: Միթէ եւ զարպիզէն եւս ոք կարիցէ տանլ թէ եւ զայն ուրուք տեսալ իցէ: «Est-ce que, par hasard, quelqu'un pourrait dire aussi au sujet de l'*aralez* que quelqu'un l'aurait vu?». De toute façon, même si l'on admettait une forme \**պայն* \**payn* à côté de la forme *pay*, la présence de la semi-consonne suffirait à rendre très improbable l'hypothèse d'un emprunt au grec *πάυν* et le degré de l'occlusive écarterait l'éventualité d'une origine indo-européenne commune<sup>4</sup>.

4. Des deux témoignages dialectaux cités par Adjarian, le deuxième տեսպան *təpan* semble bien être formé avec le thème -պան *-pan* (comme

En outre, il ne faut pas perdre de vue que l'œuvre d'Eznik nous est parvenue par un seul manuscrit et qu'une erreur de copiste est toujours à envisager. On a, d'ailleurs, proposé diverses corrections.

Pour ce qui est des corrections de la proposition relative, on pourrait tout aussi bien proposer: *եթէ երէ արարած իցէ*: «qui fût une créature bête sauvage». Le mot *արարած* est fréquemment employé en apposition, postposé à un nom d'espèce, le plus souvent avec une nuance de dédain plus ou moins accentuée, comme en français «créature»: *մարդ արարած* (litt.: «créature homme» =) «créature humaine», *կին արարած* (litt.: «créature femme» =) «créature féminine». Pour Eznik, il ne serait pas possible de concevoir que d'un être humain pût naître une vile créature-bête sauvage.

En conclusion, qu'il soit une créature bête sauvage, qu'il paise avec les bêtes sauvages ou qu'il les fasse paître, le *pay* semble bien avoir été à l'époque d'Eznik une sorte de faune. Et, comme Eznik dit: *և միւսն սսէ զպայն իսկ իմ աչաւք տեսեալ է*: «Et l'autre dit "J'ai vu le pay de mes propres yeux"» (Mariès, § 123) et qu'il est évident qu'une telle affirmation ne saurait être émise par un homme cultivé, nous pouvons penser qu'il s'agit bien là d'une croyance populaire.

Dans son dictionnaire (s. v. *pay*), Malkhaseanç ne propose aucune étymologie pour ce mot. En outre, il se base sur l'interprétation de Galemk'ear du texte d'Eznik pour établir sa définition, ajoutant que «à date récente et sans comment» ce mot a pris le sens de «fée». Il n'est, en effet, plus connu de nos jours qu'avec cette acception<sup>5</sup>.

*դռնապան* *dīnapan* «porteur», etc.), ce qui justifierait le sens de «bon génie protecteur de la maison», surtout si on considère que le *pay* original est un faune. Quant à *անպայն*, dans des dialectes modernes, il peut signifier «la fée de la maison», le mot ayant pris le sens de «fée». Il est plus logique (en toute relativité) de confier la protection de la maison à une fée qu'à un faune. De toute façon, sans contexte, il ne nous est pas possible de savoir si les mots donnés en exemple sont bien indéfinis. La deuxième partie du mot *անպայն* peut être due à une contamination entre *-պան* et *պայ*.

5. Dans cet article de son dictionnaire, l'auteur désigne la fée par le nom de *դիցանոյշ* *dīcanoyš* (դից- *dīç*- thème fort de *դիք* *dik'* «dieu païen» + *անոյշ* *anoyš* «doux», «douce», qui sert de suffixe pour former des noms féminins de personnes). *Dīcanoyš*, qui ne figure pas dans la langue classique, semble avoir été forgé par des poètes à

\* \* \*

A propos des *պարիկ parik*, Eznik nous dit qu'elles sont citées dans les Ecritures. Nous savons que, dans les traductions de la Bible, un chat-huant, une sirène, une autruche et une baleine, tout cela n'est qu'une seule et même chose: un être insolite et, autant que possible, effrayant. La comparaison des versions en différentes langues ne nous servirait à rien. Eznik nous le dit lui-même (Mariès, § 122): բայց թէպէտ եւ ասին ինչ անուանք ի գրոց յուշկապարկաց կամ համբարուաց կամ պարկաց, ըստ կարծեաց մտաց մարդկան ասին եւ ոչ ըստ բնութեան: Քանզի դիւաց է կերպարանս կերպարանս ցուցանել, եւ մարդիկ ըստ կերպարանացն անուանս շնեն: Որպէս յորժամ քաղաքք եւ դիւղք աւերեացին, եւ անդ դեւք բնակիրցեն եւ կեղծս ի կեղծս յայտնիրցին եւ մարդկան ըստ կեղծեաց նոցա անուանս եղեալ, զոմն յուշկապարիկ, զոմն պարիկ, զոմն համբարու կոչիրցեն. նոյնպէս եւ գրոց ըստ մարդկան կարծեացն եկեալ, առ ի նշանակելոյ զաստկութիւն աւերածի աշխարհին, զյուշկապարկաց ասեն բնակել յաւերակսն, զոր յոյն լեզու իլացուլս ասէ: «Mais, bien que soient cités par les Ecritures certains noms de *yowškparik*, de *hambarrow* ou de *parik*, il sont nommés selon les croyances des esprits des hommes et non selon [leur] nature. Car le propre des démons est de présenter toutes sortes d'apparences et les hommes leur donnent des noms selon ces apparences. De même que, lorsque les villes et les villages auront été ruinés et que les démons y habiteront et apparaîtront sous toutes sortes de faux-dehors, les hommes, leur donnant des noms selon leurs faux-dehors, appelleront d'un *yowškparik*, l'autre *parik*, un autre encore *hambarrow*, – de même, les Ecritures, se conformant aux idées des hommes, pour exprimer la violence de la ruine du territoire, disent que dans les ruines vivent des *yowškparik*, que la langue grecque nomme *işaçowl* «ânes-taureaux» (onocentaures)».

Malkhassiantz, à la suite d'Adjarian, nous donne des renseignements précieux parce que basés sur une étymologie sûre: ... pehl. *parik*, «démon malin», «femelle de démon», sogd. *parik* «յաւերժահարս *yaweržahars*», iran. *pari* «*yaweržahars* ailée», «esprit bienfaisant d'une beauté incomparable», «péri», zd. *pairika* «sorcière». Le mot *yaweržahars* donné comme équivalent de sogd.

époque plus récente pour désigner d'abord des déesses du paganisme, et, par la suite, les êtres imaginaires plus ou moins fantasques que nous désignons sous le nom de «féés».

**parik** ou iran. **pari** désigne un génie féminin qui reste éternellement jeune (յաւեղրժ- «éternellement» + Հարս «jeune-femme», «fiancée», «jeune-mariée». Le mot Հարս symbolise la grâce et la jeunesse de la femme). La **parik** était donc un génie femelle, probablement séduisant comme la péri, naturellement considéré comme un démon de séduction par les autorités chrétiennes. En traduisant par «sirène», le P. Mariès a tenté de rendre l'idée de séduction attachée au nom de **parik**, – mais il a doté ce génie d'une queue de poisson qu'il n'avait certainement pas. De nos jours, le nom de **parik** semble n'être plus connu que des intellectuels. Par contre, le même mot, repris par l'intermédiaire du turc, **peri**, est d'un usage courant. On s'en sert parfois pour désigner les fantômes ou des esprits qui se manifestent par des tempêtes, mais, dans certaines campagnes, les péris, ou les «filles des péris» (**peri kızı** en turc) sont craintes des mères et des épouses parce qu'elles séduisent et détournent fils ou maris, les rendant bientôt malheureux ou causant leur perte <sup>6</sup>. Nous étudierons la péri du folklore actuel dans le chapitre sur les esprits encore connus de nos jours.

Concevant avec une meilleure approximation ce que pouvait être la **parik**, nous pourrions essayer de deviner ce que peut bien signifier le nom de յովշկապարիկ **yowškparik**, surtout si nous nous aidons des renseignements fournis par le dictionnaire de MALKHASSIANTZ. A la suite d'ADJARIAN, il donne d'abord une excellente étymologie: «iran. **yušk** «âne» et «**parik**» ?», – après quoi, il dit, en se basant sur Eznik, qu'il s'agit d'un démon qui habite les ruines, et qu'Eznik rapproche de l'onocentaure grec.

Eznik, dans son traité (**Mariès** § 122), pose en effet cette équation, non pas en citant le mot grec lui-même, mais en disant que c'est là ce que les grecs appellent **իշացուլ išaçowl** «âne-taureau» <sup>7</sup>. La comparaison entre **yowškparik** et onocentaure semble donc exacte dans la mesure où l'onocentaure est une variété de centaure dans laquelle la moitié cheval est remplacée par une moitié âne, mais la traduction «âne-taureau», outre qu'elle repose sur un contresens, a l'inconvénient de substituer une moitié taureau à la moitié humaine.

Le folklore moderne semble avoir complètement oublié les **yowškparik**; quant à l'**išaçowl**, il est possible qu'il n'ait jamais

6. ԱՍԼԵՅԱՆ, Ջաւախք, pp. 225 sq. Extr. Ազգագրական Հանդես, t. I, 1897.

7. Sur cette interprétation d'«onocentaure» par Eznik, cf. **Mariès**, p. 182/720, note 328. Cf. Esaïe XIII, 22 et XXXIV, 14:

existé dans les croyances populaires et que nous nous trouvions en présence d'un mot forgé par Eznik.

Eznik connaissait l'iranien de son temps et pouvait facilement retrouver les étymologies exactes de **parik** et de **yowškparik**, telles que Malkhassiantz nous les indique. Mais, le peuple, qui ne connaissait que l'arménien, comment pouvait-il se représenter ces êtres surnaturels? En fait, ces mots étaient particulièrement exposés aux atteintes de l'étymologie populaire: **parik** risquait fort d'être senti comme formé de la racine *պար-* **par-** de *պարել* **par-el** «danser» (comme le thème radical du verbe *մարտնչել* **martn-č-el** «combattre», avec le même suffixe *-իկ* **-ik**, donne un nom d'agent: *մարտիկ* **martik** «combattant»). La **parik** serait alors devenue un génie danseur peut-être dans le genre des lutins qui dansent sur la lande. Et combien plus attrayante encore eût été une étymologie fautive de **yowškparik**: l'adverbe *յուշիկ* **yowšik**, qui, comme premier terme de mot composé devrait phonétiquement donner **yowšk-a-**, signifie «doucement», «à l'aise», «adagio», et notre onocentaure eût risqué de devenir une gracieuse péri dansant voluptueusement. Et même un grand savant comme le père Léonce ALICHAN<sup>8</sup> n'a pas pu résister à cette tentation étymologique. Toutefois, la belle Salomé a, pour cette fois, échappé au danger de devenir un onocentaure. Mais, ce n'est que partie remise!

\* \* \*

Eznik cite les *Համբարու* **hambarow** pour réfuter la croyance populaire que ces êtres seraient mortels et procréateurs et nous dit qu'il en est fait mention dans les Ecritures parmi les démons qui hantent les ruines des villes.

En fait, la traduction arménienne de la Bible, en contradiction avec ce que dit Eznik, reconnaît aux **hambarow** la faculté de procréer: *Վասն այնորիկ ճիւաղք բնակեսցեն ի կղզիսն. եւ բնակեսցեն ի նմա դասերք Համբարեաց*: (Jérémie, L, 39). «A cause de cela, les monstres habiteront dans ses îles, et les filles des **hambarow** habiteront en elle». Le dictionnaire de Malkhassiantz (s. v **hambarow**) donne l'étymologie du mot: « pehl. \* **hambaru**, iran. **ham-**

8. ՂԵՌՆԻ ԱԼԻՇԱՆ, Հիմ եւստոմբ կամ հերթանակամ կրօնք Հայոց. LEONCE ALICHAN, *Anciennes croyances ou religion païenne des Arméniens*, Venise, 1910, p. 202.

**baruna** esprit de la maison, démon», suivie de la curieuse définition suivante: «monstre fabuleux auquel on attribue diverses qualités: en particulier on le comparait aux sirènes grecques (femmes jusqu'à la taille et poisson au-dessous) = **yowškaparik, parik** ». Il est bien difficile de concilier l'étymologie «démon de la maison» avec le sens de «sirène», car on ne voit pas bien comment cette pauvre sirène se déplacerait à l'intérieur d'une maison. En outre, le **yowškaparik** est sûrement un onocentaure. L'assimilation du **hambarow** ainsi défini avec la sirène, le **yowškaparik** et la **parik** prouve qu'en réalité aucun savant n'a jamais pu trouver de renseignements précis sur ces êtres fabuleux et que chacun s'en est tenu à son interprétation du texte d'Eznik, lequel texte n'apporte aucun éclaircissement, du fait que cet auteur, comme les traducteurs de la Bible, met dans le même sac tous ces monstres, sans chercher à les identifier. L'étymologie laisserait par contre supposer que nous avons affaire à une des nombreuses espèces de démons qui hantent les maisons habitées pour voler, pour tromper, voire pour provoquer des fausses couches. A supposer que ce démon ait joui d'une certaine popularité au V<sup>e</sup> siècle, ce qui est douteux, il a complètement disparu du folklore depuis longtemps, - à moins encore, qu'il ne s'agisse d'un démon protecteur des maisons (cf. le *տնա-պահ* cité par Adjarian et mentionné dans notre note n° 4).

\* \* \*

La vraie sirène semble bien avoir porté le nom de *նհանգ* **nhang** (à prononcer *nəhang*). Le **Nor baigirk'** rapproche le mot **nhang** de l'iranien *nəheng* auquel il donne une signification fantaisiste aboutissant à «cheval de fleuve». Il donne ensuite comme définitions: «hippopotame», «crocodile», «dragon aquatique», «poisson mangeur d'hommes», puis *ἐρυνός* «furia». CIAKCIAK<sup>10</sup> cite lui aussi l'iranien *nəheng* et donne comme définition: «hippopotame», puis: *հանգ ծովու* «monstre marin». ADJARIAN se réfère aussi à l'iranien **nihang**, qu'il traduit par «crocodile» et donne

9. A l'article *վեր* («au-dessus de»), il donne comme exemple la phrase suivante: «Թուշկապարիկնեբը մէջքից վեր կին էին, մէջքից վար՝ ձուկ: «Les **yowškaparik** étaient femmes au-dessus de la taille, poisson en dessous». L'onocentaure d'Eznik est devenu sirène.

10. ՀԱՆՁԱՆԵԱՆ, Բառգիրքի բարբառ հայ եւ իտալական. CIAKCIAK, **Dizionario armeno - italiano**, Venise, 1837.

comme définitions: «dragon marin fabuleux», «hippopotame», «crocodile». MALKHASSIANTZ, mentionnant lui aussi l'iranien **nhang** «crocodile», donne comme définitions: 1) «Bête de proie aquatique, hippomorphe<sup>11</sup>, d'espèce indéfinie», 2) «monstre aquatique fabuleux», «monstre marin» [ou «lacustre»]. Cependant, pour identifier la **nhang**, nous avons deux sources d'informations: le traité d'Eznik et la «Géographie» autrefois attribuée à Moïse de Khorène.

Examinons d'abord le passage de la «Géographie» dans lequel il est question de **nhang**: Ասեն թէ նհանդ կայ յԱրածանի որսդս յԵփրատ. զոր հաւաստի դիտեմք՝ կենդանի քարքաշամ զուղեալ, դարիւնն ծծեալ եւ թողեալ. զոր ոմանք ասեն թէ դազան է եւ չէ դեւ, այլ դազան զոր Յոհան վասն դատերն Հերոդիադայ ասէ թէ քան զնհանդան ծովայինս արիւնարբու էր<sup>12</sup>: Le P. Arsène Soukry traduit ainsi: «On dit qu'il y a dans l'Aradzani, comme dans l'Euphrate, un **monstre marin nommé kerkéchem, qui suce le sang seulement**. Quelques-uns disent que c'est un **monstre** et non un démon ou dew. Je sais que saint Jean disait de la fille d'Hérodiade qu'elle était plus sanguinaire que les monstres marins»<sup>13</sup>. Avec ou sans l'épithète «marin» dans le texte, **nhang** est toujours traduit ici par «monstre marin». Le P. Arsène Soukry n'emploie pas une fois le mot de «crocodile».

Le texte ne comporte pas d'obscurités, – mis à part le mot **k'ark'ašam**, dont on n'a pu retrouver la signification<sup>14</sup>, – mais la traduction donnée par le P. SOUKRY s'en éloigne fortement. En voici la traduction littérale: «On dit qu'il y a des **nhang** dans l'A-

11. Inspiré par la citation dans le **Nor Baġirk'** de la phrase suivante de la traduction arménienne de la Chronique d'Eusèbe: *ի ձիակերպ գետոյ նհանդէ յափտակեցաւ*: «Il (?) fut enlevé par une **nhang** hippomorphe de fleuves».
12. **Géographie de Moïse de Corène d'après Ptolémée**, Texte arménien traduit en français par le P. Arsène SOUKRY, Venise, 1881, chap. XXII, § 4, texte p. 31, trad. p. 42.
13. Les mots soulignés l'ont été par nous. Il semble que le P. Soukry ait fait sa traduction française sur un manuscrit différent de celui qu'il a publié. Et, plus bas, nous verrons que les citations faites dans le **Nor Baġirk'** de phrases de la «Géographie» ne correspondent pas à notre texte. Comme citation de st. Jean Chrysostome, le **Nor Baġirk'** ne donne que la phrase suivante: *Ժանտն՝ որ քան զնհանդս ծովականս դազանադոյն էր*: «Cette «peste», qui était plus féroce que les **nhang** marines». (Chrys. Comm. évang. Matth.).
14. Adjarian (**Dict. étym.**) se demande s'il ne faut pas y voir une forme estropiée d'iranien **kargadan** «rhinocéros».

radzani comme dans l'Euphrate. Ce que nous savons d'une manière certaine, [c'est qu'un] animal k'ark'ašam, s'accouplant, suce le sang et abandonne [sa proie]. Certains en disent que c'est une bête féroce et non un démon, mais [c'est?] la bête féroce de laquelle Jean dit à propos de la fille d'Hérodiade qu'elle était plus sanguinaire que les **nhang** marin[e]s».

Nous rencontrons le mot **nhang** plusieurs fois dans l'œuvre d'Eznik. L'auteur nous dit une première fois (Mariès, § 128): *Եւ որչա՛կ ինչ աբարած գոյ՝ որ կարիցէ ի կերպարանս կերպարանս լինել, որպէս զլիշապացն եւ զնհանգացն համբաւեն*: «Et il n'existe aucune autre créature quelconque qui puisse prendre des formes diverses, comme on raconte au sujet des dragons et des **nhang**». Le P. Mariès, dans sa traduction, accepte pour **nhang** le sens de crocodile, trouvant sans doute qu'il fait paire avec le dragon, tous deux ayant en commun d'être des sauriens. Mais il est impensable que les riverains de l'Aradzani n'eussent pas vu de crocodiles morts, s'il en avait existé. Or Eznik (Mariès, § 140) réfute l'opinion qu'il existerait des **nhang** «personnel[le]s», — entendez «corporel[le]s», — et émet l'opinion (Mariès, § 139) que *Եթէ ի դետս ի կանանց ինչ ի կերպարանս երեւիցին, ստատանայի կերպարանք են*. «s'ils viennent à apparaître dans les fleuves sous de quelconques formes de femmes, ce sont des apparences de Satan». Le parallélisme entre le dragon et la **nhang** réside donc simplement dans le fait que ni l'un ni l'autre n'a pu être examiné de près par des hommes du commun. Cette dernière phrase nous apprend aussi que c'est sous la forme de femmes qu'apparaissent les **nhang**. En nous rappelant à nouveau l'incorporéité de la **nhang**, Eznik nous fournit une dernière précision (Mariès, § 138) qui nous permet de nous faire une idée exacte de la nature de ce monstre: *Զի եթէ էր ինչ նհանգն անձնաւոր, ոչ Երբեմն ի կնոջ կերպարանս երեւէր եւ երբեմն փող լինէր եւ լուրորդաց ընդ ոտս անկեալ՝ հերձուցանէր*. *այլ կամ կինն կին կայր, կամ փողն՝ փող*: «Car si la **nhang** était en quelque façon personnelle (corporelle), elle n'irait pas tantôt apparaître sous la forme d'une femme et tantôt être un phoque [qui], en se jetant dans les jambes des nageurs, les ferait se noyer, mais ou bien la femme [qu'elle serait] resterait femme, ou bien le phoque [resterait] phoque».

Personne de nos auteurs n'a donc parlé de crocodile, ni d'hippopotame et les informations qu'ils nous donnent sont concordantes pour décrire ce que nous entendons, nous, par «sirène». La belle Salomé n'aurait donc pas à se vexer de la comparaison.

Ce monstre, animal ou démon suivant les diverses conceptions que l'on en a, aurait, semble-t-il, ceci de particulier de s'accoupler (à l'homme), de lui sucer le sang et de l'abandonner ensuite. Ce serait un premier point qui nous ferait penser aux légendes les plus défavorables qui aient été répandues à propos des sirènes. Deuxième point: c'est un monstre habituellement marin, mais que l'on pourrait rencontrer en rivière: la sirène est marine en général et la Lorelei est une rareté par rapport à la sirène marine. L'Aradzani (Arsanias des Grecs, branche orientale du haut Euphrate) n'est qu'un torrent impétueux, coupé de rapides et de chutes et se frayant un chemin à travers des gorges effroyables. La navigation y est, en principe, impossible. Dans la réalité, il en est un peu différemment. La navigation organisée dont nous parle Hérodote, commençait peut-être à Meskéné, mais il est probable que certains navigateurs plus hardis et qui payaient souvent de leur vie leur audace, prenaient leur départ beaucoup plus loin en amont, sur l'Aradzani même, grâce à la souplesse de leurs radeaux flottant sur des outres. Moltke nous fait le récit d'une telle expédition qu'il a faite au milieu de cañons, de gorges et de rapides en partant de Palou (!) pour aller jusqu'à Samosate sur un radeau construit selon les vieux principes, et ceci accompagné d'une dizaine de compagnons: rameurs, serviteurs et pilotes<sup>15</sup>. Il n'est donc pas impossible que, dès l'antiquité, le haut Euphrate ait connu de rares mais intrépides navigateurs. Les survivants des naufrages pouvaient en imaginer des récits de Loreleis! Troisième point: l'auteur de la «Géographie» parle simplement de *nhang* lorsqu'il parle des monstres de l'Aradzani et de l'Euphrate et ne donne le qualificatif de «marin» qu'à celui auquel il compare la fille d'Hérodiade. Quatrième point: quant à la nature de cette apparition, l'opinion est divisée: s'agit-il d'une bête (le lamantin) ou d'un être surnaturel (un démon femme vivant dans les eaux et s'accouplant à l'homme pour le faire périr: la sirène)? Cinquième point: ni l'hippopotame, ni le crocodile n'est susceptible d'être marin. Dernier point: la fille d'Hérodiade était d'une beauté peu commune, qui n'avait d'égale que sa cruauté. N'était-il pas naturel de la comparer à ces magnifiques et cruelles sirènes qui causaient la perte des navigateurs en les séduisant, — plutôt qu'à un crocodile ou à un hippopotame?

15. Lettres du maréchal de Moltke sur l'Orient, traduites par Alfred Marchand. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1877, pp. 218-220.

A tous ces arguments, nous pourrions encore ajouter pour montrer l'in vraisemblance de cette acception de «crocodile» que l'imagination la plus délirante ne pourrait imaginer l'accouplement d'un homme avec un crocodile (Il est vrai que, dans la traduction donnée par le P. Soukry, il manque le correspondant du mot *դուդեալ* «s'accouplant» et que le mot *թողեալ* «abandonnant» est rendu par «simplement»).

A la suite du compilateur de la «Géographie», reportons nous au texte de Jean Chrysostome et à ses traductions en latin et en arménien<sup>16</sup>. Le texte grec dit que nous sommes outrés à la lecture du récit de la décollation de st. Jean Baptiste *ἀλλὰ οὐχ ἡ ψίμοβορος ἐκείνη καὶ ἐριννύων ἀγρωτέρα*, «mais pas cette [femme] sanguinaire et plus cruelle que les Erinnyes». La traduction latine donne: «At non sanguinaria illa et ipsis furiis ferocior illo com-mota fuit spectaculo, sed exultabat», ce que le traducteur arménien a rendu par: *այլ ոչինչ այնպէս ժանտն, որ քան զնհանդս ծովայինս դադանադոյն էր...*: Saint Jean Chrysostome compare la cruauté de Salomé à celle des Erinnyes, qui sont des divinités féminines; le traducteur latin a rendu la même idée de divinités féminines infernales par l'emploi du terme de «furies», nom des divinités infernales romaines; le traducteur arménien a eu recours au mot *նհանդ*, en pensant non pas à l'hippopotame ou au crocodile, mais bien au symbole féminin de la cruauté, donc vraisemblablement à la sirène, Erinnyes et Furies n'existant pas dans les croyances arméniennes.

Plusieurs questions viennent à l'esprit à propos de nos sources:

1) Où l'auteur ou le compilateur de la «Géographie» a-t-il trouvé son «on-dit»? Très probablement dans un texte écrit en grec par un géographe de l'antiquité, qui n'a pas employé le mot de **nhang**, mais un nom grec, lequel? <sup>17</sup>. Notre compilateur ajoute à

16. Ne possédant aucun de ces ouvrages, j'ai dû, pendant de longues années, ajourner l'achèvement de ce chapitre. Le Père Nersès DER NERESSIAN a eu la gentillesse de rechercher et de copier à mon intention les passages qui intéressaient mon travail. Je lui en exprime ici ma reconnaissance.
17. Notre successeur à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales, et ami, Jean-Pierre MAHE, étudie présentement les sources et la tradition manuscrite de la «Géographie», et c'est de ses travaux que l'on peut espérer voir apparaître la solution du problème des différences entre le texte arménien publié par Soukry et sa traduction française (et également le texte utilisé par les auteurs du **Nor Baġgirk'**): Nous croyons savoir que l'académicien S. EREMIAN travaille de son côté sur les mêmes recherches.

cette information que saint Jean Chrysostome a dit de Salomé qu'elle était plus sanguinaire qu'une sirène.

2) Eznik parle de croyance à des êtres monstrueux qui se présenteraient tantôt sous formes de femmes, tantôt sous formes de phoques. Alors qu'il emploie le terme grec pour désigner le phoque (il le fait aussi pour la baleine), il n'utilise pas le terme grec pour désigner la sirène, mais le mot (emprunté à l'iranien ?) de **nhang**.

Comment se fait-il que nos deux auteurs aient, chacun de son côté, choisi le mot arménien **nhang** pour désigner ce qui était indubitablement dans leur esprit une sirène? Vraisemblablement parce que la notion existait chez les Arméniens et qu'elle s'ex-primait au moyen du mot **nhang**.

Nous avons vu que les lexicographes arméniens, depuis ceux du **Nor Bařgirk'** et CIAKCIAK jusqu'à MALKHASSIANTZ en passant par ADJARIAN, donnent comme étymon un iranien **nheng** ou **nihang**, que les uns présentent comme signifiant «crocodile», les autres »hippopotame», d'autres des deux manières à la fois, pouvant y ajouter accessoirement les termes de «dragon aquatique», «bête marine», etc. Ces sens sont certainement des interprétations d'un premier lexicographe qui, rencontrant ce mot, inconnu de lui et figurant dans un texte où il était question d'animaux habitant les fleuves, en a tiré un sens conjectural, qui a été pris par la suite pour de l'argent comptant. Mais l'auteur de la «Géographie», lui, emploie par deux fois, si l'on en croit le **Nor Bařgirk'**<sup>18</sup>, le mot grec (sous sa forme arménienne de *կոկորդիլոս* **kokordilos**) pour désigner le crocodile et une fois le calque arménien *գետաձի*<sup>19</sup> **getaji** du grec *ἰνποπόταμος* lorsqu'il parle de l'hip-

18. Nous n'avons pu trouver dans l'édition de la «Géographie» par le Père SOUKRY les deux phrases citées dans le **Nor Bařgirk'**, à savoir: *ի նշրիկս կովորդիլ գազան* «[Il y a] la bête-féroce crocodile dans l'Inde» et *ի նեղոս կովորդիլոս գազան* «[Il y a] la bête-féroce crocodile dans le Nil». Les auteurs du «Dictionnaire» ont dû, comme le P. Soukry, se servir d'une autre version.

19. Forgé ou simplement utilisé par notre auteur, le mot *գետաձի* **getaji** (pron. **getadzi**), - qui ne figure pas dans le **Nor Bařgirk'**, - inspiré du grec plutôt que calqué sur le grec, est bien préférable au mot *ձիագետի* **jiageti** (pr. **dziageti**) résultat d'un calque servile fait à l'encontre du génie de la langue arménienne. L'auteur de la «Géographie» connaît aussi le rhinocéros, qu'il désigne par un mot calqué

popotame, – ceci, évidemment, à l'exclusion de **nhang**, ce qui prouve que le mot **nhang** ne peut pas servir à désigner ces animaux.

Comment la notion de sirène et le mot qui la désigne ont-ils pénétré en Arménie? Par suite de la domination de l'Iran arsacide ou sassanide? Nous ne le croyons pas. Hérodote (I, 194) nous rapporte qu'à son époque (V<sup>e</sup> s. av. J.-C.) des commerçants arméniens descendaient l'Euphrate sur des radeaux faits d'une armature de branches de saule reposant sur des peaux enduites et qu'ils naviguaient ainsi jusqu'à Babylone<sup>20</sup> puis s'en retournaient dans leur pays en chevauchant des ânes qu'ils avaient apportés sur leurs radeaux.

Passons à l'autre extrémité de la chaîne: nous savons que les siréniens, mammifères aquatiques, ont ceci de caractéristique que les femelles ont des mammelles pectorales particulièrement visibles lorsqu'elles émergent de l'eau jusqu'à mi-corps pour allaiter leurs petits qu'elles tiennent avec leurs nageoires, ce qui fait qu'on leur a donné le nom de «femmes marines». Cet ordre comprend les lamantins et les dugongs, ces derniers, répandus depuis la Mer Rouge jusqu'en Australie, fréquentant les zones calmes, près des côtes, et n'hésitant pas à remonter le cours des fleuves sur une assez longue distance. Ils restent cachés dans l'eau le jour, ne laissant émerger que la tête pour respirer et ne sortant que la nuit pour brouter, cette habitude contribuant à en faire des êtres mystérieux. De nos jours, les dugongs de l'Océan Indien restent dans la mer, le long des côtes, mais leurs cousins d'Afrique se rencontrent «dans les eaux douces fermées des grands lacs est-africains. On ne sait comment ils y sont venus, ni même s'ils y sont venus effectivement»<sup>21</sup>.

sur le grec *ῥινόκερος*: *Եւ զմեզիչիւր զազանէն ասնն թէ յովհիանոսէ անջանն ընդ Ենաոս Լիբիա մինչեւ ցեւդոս եւ նման են գետաձիոյ եւ ամենքեան որձ են...* «Et on dit à propos de la bête-féroce rhinocéros qu'elles passent de l'océan par la Lybie inférieure jusqu'au Nil et qu'elles sont semblables à l'hippopotame et que toutes sont mâles...». Ed. SOUKRY, texte arm. p. 20 (traduction littérale).

20. Un de nos amis, M. Garbis Ghazarian-Hagopian, nous a relaté le transfert de l'orphelinat anglais qui l'avait recueilli après le génocide de 1915, transfert effectué sur un radeau semblable, un kelek, dans un premier temps jusqu'à Bakouba, puis une deuxième fois jusqu'à Nahr el Omar, près de Basra.
21. ROBY, *Encyclopédie de la Faune*, éd. LITO, Paris, 1979, tome: «Les animaux d'Asie», p. 103.

Il est donc possible qu'à une certaine époque dans le passé des dugongs aient remonté une partie de l'Euphrate, allant peut-être même jusqu'à l'Aradzani dans des temps anciens. Sinon, des commerçants arméniens pourraient les avoir rencontrés après une longue et périlleuse navigation au milieu des contrées désertiques, ou, tout au moins, en avoir entendu parler à Babylone et avoir, à leur retour en Arménie, colporté les fables qui couraient au sujet de ces animaux inconnus de leurs compatriotes. Par la suite, les dugongs, ayant changé leurs habitudes, ou fuyant devant les massacres dont ils étaient victimes, auraient déserté l'Euphrate, et, ces animaux disparaissant, la signification du mot **nhang** aurait été presque complètement oubliée, ne se maintenant que comme une vague réminiscence chez de rares initiés comme Eznik ou l'auteur de la «Géographie».

Voilà pour la matérialité de la sirène-**nhang** et sa connaissance en Arménie.

Et voici, pour le nom qui la désigne, une seconde hypothèse: Du mot «dugong», les dictionnaires français disent que c'est un emprunt à la langue malaise. Les Malais ont toujours été de grands navigateurs et on sait que les grands navigateurs exportent leur langue dans des régions fort lointaines. Le mot «dugong» aurait donc pu être véhiculé jusqu'au golfe persique et être emprunté par les Babyloniens, puis les Iraniens et les Arméniens. Pour passer de **dugong** à **nhang**, il suffit de nasaliser la consonne initiale du mot (sous l'influence à distance de la terminaison) et de spirantiser l'occlusive gutturale médiane.

Du malais, transmis plus ou moins directement au babylonien, du babylonien à l'arménien, peut-être en passant par l'iranien, c'est-à-dire faisant un long périple à travers un certain nombre de phonétiques assez différentes les unes des autres, est-il impossible que le nom malais du dugong se retrouve en arménien sous la forme **nhang** ?

La sirène et le nom qui sert à la désigner auraient donc été connus des Arméniens dans l'antiquité et ne seraient pas encore complètement sortis de leur mémoire dans le haut Moyen-Age.

Comme autre monstre aquatique, Eznik cite aussi (Mariès, § 122) le taureau de mer (**ճռվադուր շոփաօւլ** *covaçowl*) que la croyance populaire disait engendré par des vaches, après accouplement avec un autre taureau de mer, car, toujours selon Eznik, les paysans du V<sup>e</sup> siècle, prétendaient que des taureaux de mer venaient

saillir leurs vaches la nuit et qu'ils entendaient leur beuglement (Mariès, § 123): Le manuscrit d'Eznik porte: Մին ասէ թէ՛ ի մերում դեաւդ ծովացու զկով զործեաց եւ զգոչիւնն հանապազ մեք լսեմք ամենեքեան: «L'un dit: "Dans notre village, un taureau de mer a sailli la vache et nous entendons tous continuellement son beuglement"». Encore de nos jours, le verbe գործել a le sens de «saillir», mais cette acception est considérée comme tout à fait triviale, en sorte qu'elle ne figure pas dans les dictionnaires. C'est pourquoi le P. Mariès a cru devoir proposer la correction ծովացու կով զործեաց «une vache a fait des taureaux de mer», mais la syntaxe de la phrase suffit à elle seule à imposer la traduction que nous proposons sans recourir à une «correction».

«Mer» et «grand lac» se disent de la même façon ծով en arménien. Ce monstre peut donc aussi bien être un taureau-lacustre qu'un taureau marin. Aucun des lacs d'Arménie n'abrite un animal qui pourrait avoir donné l'occasion d'imaginer des taureaux aquatiques, mais il est vrai que, selon certaines croyances populaires<sup>22</sup>, il y a des gens qui «savent» qu'il existe des chevaux de feu dans les lacs. Cependant le folklore actuel semble bien ignorer le taureau de mer.

En fait de quadrupèdes fabuleux, et souvent d'origine aquatique, les épopées et surtout les contes font une grande place aux chevaux de feu (հրեղէն ձի հրէլեն յի). Ces chevaux sont ailés, ont un souffle de feu et sont doués de la parole. Dans l'épopée de David de Sassoun<sup>23</sup>, le héros de la première génération trouve ce cheval au fond d'un grand lac, – vraisemblablement le lac de Van. Et les paysans riverains de ce lac «savent» qu'il y a un cheval, ou des chevaux, de feu au fond du lac. Le cheval de notre épopée porte le nom de Poulain Djalali: il est doué de la parole, mais n'en fait usage que dans des circonstances déterminées: pour défier un être humain de le monter, pour réprimander ou reconforter un héros qui vient à manquer de courage; mais, lorsque, possédant un certain talent de divination, il prévoit un danger pour son cavalier, il s'exprime uniquement à la manière d'un cheval, en se cabrant et en refusant d'avancer.

Dans les contes, le cheval de feu vient la nuit piétiner les champs et fouler les cultures. Comme tous les mauvais génies, si

22. Cf. la variante retenue dans l'édition officielle de l'épopée de David de Sassoun et notre traduction (UNESCO - Gallimard, Paris, 1964, p. 92).

23. «David de Sassoun», trad. Feydit, p. 93.

on l'attrappe, il implore la pitié et promet ses services en échange de la vie. C'est ainsi, par exemple, qu'en s'envolant avec son cavalier sur le dos, il peut permettre à un paysan de prendre la bague que porte à son doigt la fille du roi assise au haut d'une tour, et, grâce à cet exploit, d'épouser la jeune et ravissante princesse<sup>24</sup>. Le cheval de feu tient donc une grande place dans le folklore actuel, mais sa place n'est pas dans ce chapitre consacré aux démons cités par Eznik.

Au sujet des շահապետ *šahapet*, Eznik nous donne peu de renseignements. D'une part (éd. Mariès, § 137), il dit: կարծեցուցանէ թէ եւ նհանգք ինչ իցեն գետոց եւ շահապետք վայրաց: Եւ յետ կարծեցուցանելոյ ինքն կերպարանի կամ ի վիշապի կերպարանս կամ ի նհանգի իմն եւ ի շահապետի, զի ախնու զմարդն յիւրմէ արարչէն թիւրեացէ: «Il (Satan) fait croire qu'il existerait quelques *nhang* des fleuves et des *šahapet* des lieux déserts. Et après avoir fait croire cela, il se façonne lui-même soit sous forme de *višap*, soit sous celle de *nhang* ou de *šahapet*, afin de détourner par là l'homme de son créateur». Le paragraphe suivant (éd. Mariès, § 138) est un peu plus précis: ... Նոյնպէս եւ զոր շահապետ վայրաց կոչեն, ոչ մերթ մարդ երեւէր եւ մերթ օձ, որով եւ զօձապաշտութիւնն հնարեցաւ յաշխարհ մուծանել: «De la même façon aussi, ce qu'ils appellent le *šahapet* des lieux déserts n'apparaîtrait pas tantôt sous forme d'homme et tantôt sous forme de serpent, ce par quoi il a trouvé moyen d'introduire dans le monde l'ophiolâtrie».

Les dictionnaires font du *šahapet* d'abord un gouverneur de province, un prince, un intendant du trésor royal, etc., puis signalent accessoirement le *šahapet* des croyances païennes. Il semble que les lexicographes aient été impressionnés par un rapprochement erroné avec *šah* «chah» (roi de Perse), *šah* «profit», «intérêt», ou même avec *šahap* (emprunté à l'arabe) «prince»<sup>25</sup>. En réalité *šahapet* signifie «curator» et il semble bien qu'il dérive directement du verbe շահել *šahel* qui, dans certains dialectes modernes, a le sens de «prendre soin de», «élever (un enfant)». Ce sont des génies tutélaires des lieux inhabités. Et le païen Tiridate demande à Grégoire qui est Jésus, si c'est un génie tutélaire des cimetières, pour que lui, Grégoire, soit si pressé de mourir pour

24. Ն. ՏԻՐ ԱՆՈՆԻՍԻԱՆ, Մայրենի լեզու, Բ. տարի, Թիֆլիս, 1905, pp. 71-76. Cf. aussi «David de Sassoun», p. 126 (Variante du même thème).

25. Cf. ԱԼԻՇԱՆ, Հիմն հաստատ... , p. 199.

aller le retrouver<sup>26</sup>. C'est dans le sens général de «génie tutélaire» que le traducteur de saint Jean Chrysostome emploie le mot **chahapet** dans la phrase suivante: *Ջիւնոնիսոս՝ սսեն թէ այգեայց շահապետ է եւ զԱթենան՝ թէ ձիթենեայց, եւ զՄայրեկնասն ամենայն ծառոց շահապետս կոչեն*: «Ils disent Dionysos **chahapet** des vignes, Athéna des oliviers et ils appellent les **mayreknas chahapets** de tous les arbres<sup>27</sup>.

Nous savons par Eznik que ces génies étaient imaginés tantôt sous formes d'hommes, tantôt sous celles de serpents.

De nos jours, on ne parle plus de **šahapet**, mais, dans les campagnes, à la fin du siècle dernier, on considérait encore souvent le serpent comme le protecteur, la mascotte de la maison, ainsi qu'en témoignent de nombreux contes ayant pour thème le serpent porte-fortune, sinon porte-bonheur<sup>28</sup>. A défaut du serpent lui-même, on recherche toujours l'*օձի շապիկ* «la chemise du serpent», la peau qu'il abandonne lors de sa mue.

On ne peut, certes, parler d'ophiolâtrie chez les Arméniens, mais il est certain que, dans certaines campagnes, le serpent jouit d'un préjugé favorable. Le doit-il au fait qu'en changeant de peau, il a l'air de redevenir éternellement jeune?

Eznik cite (éd. Mariès, § 122) trois monstres que l'on prétendait nés de créatures corporelles: *գծովացողն, զոր է կողէ Ելեալ սսեն, եւ զպայն իմն է մարդկանէ եւ զառլէզն է շանէ*: «le taureau de mer, que l'on dit issu de la vache, le **pay** [issu] de l'homme et l'**arłēz** [issu] du chien». Et, pour réfuter cette opinion, il poursuit, en ce qui concerne l'**arłēz**: *եւ ոչ է շանէ ինչ ելեալ, եթէ ընդ աներեւոյթ զաւրովիւնս ինչ կեցէ, եւ յորժամ վերաւոր ոք անկեալ է պատերազմի դնիցի, թէ լիգիցէ եւ ողջացուցանիցէ [զոր արալէզն կոչեն]*<sup>29</sup>: «Et il n'est [jamais] rien issu du chien, qui allât vivre au milieu de quelconques puissances invisibles, et qui, lorsque quelqu'un tombé blessé au cours d'une bataille, est exposé, allât le lécher et le guérir, — [ce qu'on appelle un **aralēz**]. L'auteur revient à nouveau, un peu plus bas (éd. Mariès, §124), sur la question: *Միթէ Եւ զարալիզէն եւս ոք կարիցէ սսել թէ եւ զայն ու-*

26. Cf. AGATHANGE, éd. Tiflis, p. 35. *միթէ նա ոք իցէ շահապետ գերեղ-մանաց...*

27. **Nor Bargirk'** s. v *շահապետ*.

28. «Le paysan et le serpent» reproduit ou résumé dans Kevork GULIAN, **Elementary modern Armenian grammar**, Londres, New-York, Heidelberg, 1902, p. 151.

29. Le passage entre crochets manque dans l'édition du P. Mariès.

րուք տեսեալ իցէ : Եւ եթէ յառաջին ժամանակսն արալէդք լիղէին Ղլիբաւորս եւ ողջացուցանէին, արդ ընդէ՞ր ոչ լիղիցեն եւ ողջացուցանիցեն : Ո՞չ նոյն պատերազմունք են, եւ նոյնպէս Վիբաւորք անկանին : «Est-ce que, par hasard, quelqu'un pourrait dire aussi au sujet de l'aralēz que quelqu'un l'aurait vu ? Et si, dans les premiers âges, les aralēz lècheient les blessés et les guérissaient, alors pourquoi ne les lècheraient-ils [plus] et ne les guériraient-ils [plus] ? Est-ce que ce ne sont [plus] les mêmes guerres et les blessés ne tombent-ils pas pareillement?».

Moïse de Khorène rapporte qu'après la mort de Ninus, Sémiramis, tombée éperdument amoureuse du roi d'Arménie Ara le Bel, lui fit d'alléchantes propositions de mariage, promettant de l'associer à la couronne d'Assyrie. Mais, Ara, marié, repoussa les avances de Sémiramis, qui résolut de s'emparer de lui par la force. Elle arriva à la tête d'une nombreuse armée à laquelle elle avait donné l'ordre de se saisir d'Ara vivant. Ara, à la tête de ses troupes, se jeta dans la mêlée et se fit tuer. Sémiramis, voyant que les Arméniens voulaient reprendre la lutte pour venger la mort de leur roi Ara tombé dans la bataille, *ասէ . Հրամայեցի աստուածոցն իմոց ընդուլ զլէրս նորս եւ կենդանացի . Միանդամայն ակն ունէր զիւթութեամբ վէկութեան իւրոյ կենդանացուցանել զԱրա , ցնորեալ ի տարփական ցանկութեանէն :* «[leur] dit: J'ai donné l'ordre à mes dieux de lécher ses blessures, et il ressuscitera. Du même coup, elle espérait faire revivre Ara par le charme de sa sorcellerie, égarée [qu'elle était] par sa concupiscence libidineuse»<sup>30</sup>. Le grand historien classique n'emploie pas ici le terme d'*aralēz* et il ne présente pas non plus ces dieux comme issus de chiens, mais son récit est quand-même pour nous important, non seulement parce qu'il confirme en partie ce que dit Eznik, mais aussi parce qu'il explique l'une des orthographes du mot. Sous la forme *արլէդ arlēz*, composée des racines des verbes *առնուլ* «prendre» et *լիղուլ* «lécher», il signifie [un] «prend-lèche» («qui prend et qui lèche»), sous la forme *արալէդ aralēz*, il signifie «lèche-Ara», sous la forme *յարալէդ yaralēz*, il signifie «qui lèche perpétuellement». Seules les deux premières formes se trouvent chez Eznik. Aucune de ces étymologies ne s'impose d'une façon certaine. Et, par ailleurs, l'étymologie, apparemment si sûre, du mot *yuškaparik* doit nous rendre prudents, d'autant plus que l'on se trouve ici devant trois étymologies possibles.

L'épisode du bel Ara et de la voluptueuse Sémiramis remonte au passé légendaire de l'Arménie, – bien que, déjà, les aralèz aient refusé ou se soient trouvés dans l'impossibilité de guérir le héros, – mais, Eznik était déjà peut-être au monde lorsque Mouchegh Mamikonian fut assassiné sur l'ordre du roi Varazdat, et Fauste de Byzance nous raconte à ce sujet que lorsqu'on rapporta à ses amis le cadavre du célèbre général en chef de l'armée arménienne, qui n'avait jamais reçu la moindre blessure au cours de ses innombrables combats, կէսք յառնելոյ ակն ունէին նմա. մինչեւ ըզգլովսն անդէն ի կոճեղն կարեալ կցեցին, եւ հանին եդին ի տանիսն աշտարակի միոյ. ասէին թէ՛ վասն զի այր քաջ էր, առկեղբ իջանեն եւ յարուցանեն զդա : «une partie [d'entre eux] espéraient pour lui la résurrection; ils allèrent jusqu'à rattacher la tête au tronc en la recousant, prendre [le cadavre] et le placer sur le toit d'une tour, en disant: "Puisque c'était un brave, les arlez descendront et le ressusciteront"»<sup>31</sup>. Malheureusement, encore une fois, les arlez ne se dérangèrent pas et Mouchegh ne revint pas à la vie, mais le récit de Fauste de Byzance nous laisse à penser que la croyance aux arlez survécut un temps après la christianisation du pays. Il est vrai que, ainsi que nous le dit précédemment (I, 13) Fauste lui-même, cette génération avait été élevée non dans l'étude de la doctrine chrétienne, mais dans celle des vieilles légendes et des épopées païennes, le christianisme ayant à cette époque traversé une crise en Arménie. De nos jours, les arlez semblent bien ne plus survivre que dans la mémoire des philologues.

FREDERIC FEYDIT

31. FAUSTE DE BYZANCE, *Histoire de l'Arménie*, V, 36. Le titre du chapitre est: «De la sottise des idées de la famille de Mouchegh ainsi que d'autres personnes». Ce titre n'est sans doute pas de Fauste de Byzance, mais de l'éditeur médiéval qui avait inclus l'Histoire de Fauste dans un recueil d'ouvrages historiques et qui a «greffé», – selon son propre terme, – des titres aux différents chapitres pour la commodité du lecteur.

## Résumé

ՉԱՍՏՈՒԱԾՆԵՐՆ ՈՒ ՀՐԷՇՆԵՐԸ  
ՀԱՅԿԱԿԱՆ ԱՂԲԻՒՐՆԵՐՈՒ ՀԱՄԱԶԱՅՆ

## ՖՐԵՏԵՐԻԿ ՖԷՅԴԻՏ

Հեղինակը կը ջանայ բոլորովին առարկայօրէն հետազօտել Եզնիկի, Մովսէս Խորենացիի եւ «Աշխարհադրութեան» հեղինակին դոքտերը աւելի ճշգրիտ դադարար մը մկազմելու համար Հայ ժողովուրդին հին ժամանակուան դիցարանութեան մասին, եւ սրբը չաստուածներու կամ հրէշներու ինքնութիւնն ու դոքտրիններնը ստուգելու, նկատի առնելով Եզնիկի եւ Թարգմանիչներուն արհամարհանքը այս հաստատարիչներուն հանդէպ եւ ոմանց ձգտումը բոլոր հրէշները մէկը միային հետ շփոթելու դանձը վերածելու համար լոկ խորհրդանշաններու անճոռնութեան եւ այլանդարութեան: